

LETTRE DU FRONT

Chers parents, chère Ágika,

J'ai appris hier que notre chef bien-aimé, le commandant Varró, rentrait deux semaines en permission pour rétablir sa santé légèrement ébranlée. J'ai aussitôt couru le voir et j'ai tâché de le convaincre de profiter de l'hospitalité de mes parents plutôt que de l'appartement poussiéreux de son frère dans les bruits de la capitale, mais il a décliné mon invitation en disant qu'il ne voulait être un fardeau pour personne avec ses nerfs en charpie. Effectivement, à cause du harcèlement intense des partisans, notre commandant bien-aimé souffre de graves insomnies, il est en outre très sensible aux odeurs. Il y en a qu'il ne peut pas supporter alors que d'autres l'apaisent, comme par exemple l'odeur des sapins. Heureusement, je me suis rappelé que l'appartement de son frère est situé non loin des établissements Spódium, où on équarrit des charognes. Je suis retourné le voir et je lui ai décrit notre maison à Mátraszentanna, le jardin ensoleillé, la vue sur le mont Bábonny, et puis le délicat parfum de sapin qui baigne la vallée de Bartalapos, et figurez-vous que notre commandant a accepté mon invitation ! Si les partisans relâchent la pression, il se mettra en route probablement au début de la semaine prochaine. Vous pouvez vous imaginer ce que ça représente pour moi ! Le train des permissionnaires part de Koursk, et il m'a déjà promis de m'emmener dans la voiture du bataillon, mon Dieu, je pourrai prendre un bain !

CHAPITRE I

Mátraszentanna est un petit village de montagne. Il n'a pas de canalisations. Pour avoir des toilettes avec chasse d'eau, il fallait faire forer un puits spécial, et seul le professeur Cipriani, le propriétaire de l'unique villa du village, pouvait se targuer d'en avoir. Les autres n'osaient même pas en rêver.

Les Tót non plus. Comme toutes les petites gens, ils avaient des gogues au fond du jardin.

Sur la route asphaltée, devant leur maison, une citerne répandait une mauvaise odeur; un tuyau annelé de la grosseur d'un bras en sortait, passait par les palis du portail, entre les dahlias, le long de la maison, puis continuait tout droit vers les cabinets cachés derrière des massifs de giroflées.

– Alors, je pompe ou je pompe pas? demanda à Lajos Tót le propriétaire de la citerne.

– Ça dépend si ça pue ou pas; moi, je suis habitué à l'odeur, c'est à vous de juger, Maître, répondit Tót.

Le propriétaire de la citerne respira profondément, les yeux fermés. Puis il dit :

– Je serai franc. En ce moment, l'odeur de vos cabinets est un peu âcre, mais pas désagréable.

– S'ils ont une odeur, alors on pompe, Maître, dit Tót. Il y va de la vie de notre Gyula.

Le propriétaire de la citerne avait un diplôme de droit, mais il gagnait deux fois plus en vidangeant les fosses septiques que s'il avait embrassé la profession d'avocat.

– Pas si vite, monsieur Tót. Supposons que je mette en route la vidange. Que se passerait-il ? Je remuerais la masse et j'aurais beau avoir vidé votre fosse, je n'aurais fait qu'aggraver la situation au lieu de l'améliorer. Alors que maintenant, tant que la masse est au repos, la croûte qui la recouvre empêche les odeurs de se former.

– Dans ce cas, que faire, Maître ?

– À mon sens, entre deux maux, il faut choisir le moindre.

– Le tout est de savoir à quel point le commandant est sensible aux odeurs. Qu'est-ce que votre fils a écrit à ce sujet ?

– Notre Gyula dit seulement qu'il est sensible.

– Alors pourquoi pensez-vous que l'odeur va le gêner ?

– Parce qu’un de nos locataires s’en est déjà plaint une fois, dit Tót d’un air soucieux. Et il n’était même pas commandant, seulement contrôleur des wagons-lits.

– Cher monsieur Tót! dit le propriétaire de la citerne après un moment de réflexion. Je vais vous parler ouvertement. Je n’ai pas l’habitude de rouler mes anciens clients, surtout quand l’enjeu est si important. Le fait est que pour obtenir une désodorisation totale après la vidange – si toutefois on peut totalement désodoriser ces cabinets – il faudrait au moins quatre ou cinq semaines. Combien de temps vous reste-t-il avant l’arrivée du commandant?

– Il arrive par le premier train de permissionnaires.

– Alors ne faisons rien.

– Merci pour vos aimables explications, dit Tót. Si je peux me permettre, combien vous dois-je?

– Je ne fais payer que la vidange, dit le propriétaire de la citerne. Mes conseils sont gratuits.

* * *

Le premier autocar en direction d’Eger part de Mátrászentanna à cinq heures trente. (Il y en

a deux autres : un à treize heures vingt et un à dix-huit heures.) Madame Tót descendit en ville avec celui de treize heures et se rendit immédiatement au cinéma Apollo. Le hall était vide, à part un homme chauve assis à la caisse. C'était sûrement M. Aszódi, le nouveau propriétaire.

– Si je peux me permettre, ne seriez-vous pas par hasard M. Aszódi ?

– C'est moi-même. Et vous, qui êtes-vous ?

– J'étais la femme de ménage autrefois, du temps de monsieur et madame Berger.

– Parlez plus bas, dit le nouveau propriétaire car la projection était en cours dans la salle mais la porte était entrouverte à cause de la chaleur de midi. Vous êtes Mme Tót ou Mariska ?

– Je suis Mme Tót, mais Mariska, c'est mon prénom.

– J'ai dû entendre parler de vous sous les deux noms, chuchota le nouveau propriétaire. On m'a dit beaucoup de bien de vous.

– Vous m'en voyez ravie, M. Aszódi. J'ai travaillé chez les Berger pendant douze ans. Madame Berger mangeait exclusivement kasher, et monsieur, uniquement de la cuisine française ; mais je ne faisais pas que la cuisine, je faisais aussi le ménage.

– Et vous seriez prête à reprendre du service ? demanda-t-il. Vous savez, celle qui travaille actuellement à peur dans le noir.

– En ce moment, non, répondit Mariska. Je ne prends plus que les petites et les grandes lessives, et d'ailleurs, nous attendons la visite du commandant de mon fils. C'est justement pourquoi je voudrais vous demander quelque chose, M. Aszódi. Pourriez-vous nous prêter pour deux semaines le vaporisateur ?

– Qu'est-ce que c'est que cette bête ? Une machine à vapeur ?

– Non, monsieur. Autrefois, du temps de M. Berger, on l'utilisait pour parfumer le cinéma.

– Une sorte d'encensoir ? demanda le nouveau propriétaire.

– On s'en sert comme d'une pompe à vélo, expliqua-t-elle tout bas. Pendant les deux semaines que notre invité va passer chez nous, il faut que ça sente le sapin. C'est une question de vie ou de mort.

– Et bien, prenez-le, dit-il dans un aimable murmure. Encore que je ne sache pas si nous en avons un.

– Du temps de M. Berger, on le gardait dans l'escalier en colimaçon qui mène à la cabine de projection.

– Allez voir, ma chère Mariska, dit-il. Mais faites attention, l'escalier grince.

Mariska monta sur la pointe des pieds. Le vaporisateur était suspendu à son clou, comme du temps de M. Berger.

* * *

L'une des principales ressources des habitants de Mátraszentanna était la location de chambres d'hôtes. Hélas, à cause de la mauvaise qualité de l'eau et du manque de canalisations, le service des locations de l'agence IBUSZ avait classé le village en C/2, c'est-à-dire presque en dernière catégorie; en conséquence, seuls les petits fonctionnaires désargentés et les humbles retraités venaient y passer leurs vacances. Loger un officier, même en temps de paix, revenait à monter directement au ciel.

Au troisième été de la guerre, le fils des Tót, instituteur de son état, n'était pas seul à être soldat, car environ soixante pour cent des familles avaient quelqu'un au front. L'arrivée du commandant éveilla des espoirs superstitieux dans tout le village, comme si sa simple présence constituait une sorte de protection pour les fils restés au front.

Et cela, Ágika l'ignorait. Elle ne savait même pas exactement ce qu'être commandant voulait dire. Pour elle, le plus haut grade militaire au monde c'était capitaine des pompiers de Mátraszentanna. En outre, elle était à cet âge sensible (seize ans passés) où les filles ne craignent rien tant que le ridicule.

– Il ne faut pas m'en vouloir, disait-elle à sa mère. Vous ne pouvez pas me demander de faire ça, maman.

Dans l'intérêt des hôtes, les habitants du village s'entraidaient souvent. Débordée par son ménage, Mme Tót dressa une liste des choses qu'Ágika devait emprunter, précisant à qui il fallait s'adresser. (Dessus de lit à motif chinois: Kasztriner, moule à pudding: père Tomaji, gélatine pour le fromage de tête: la cuisinière du professeur Cipriani, etc., etc.) Mais comment une fille d'âge sensible pouvait-elle faire le tour du village en traînant derrière elle un jouet ridicule pour quémander un tas de trucs ridicules? C'était trop lui demander.

Elles en étaient là quand apparut Tót.

Il regarda sa fille avec sérénité.

– De quoi parlez-vous, ma chérie? demanda-t-il avec douceur.

Ágika rougit. Dès que son père apparaissait avec sa silhouette imposante, son casque de

pompier brillant, son regard calme et patient, les problèmes de ce genre s'estompaient.

– De rien, dit-elle. Je vais aider maman.

Elle saisit le timon du jouet et partit sans rechigner mais à contrecœur. Et que se passa-t-il? Les vieux Kasztriner, à qui elle répéta cinq ou six fois la demande de sa mère, tombèrent dans une excitation fébrile.

– Et qui est cet invité pour qui vous voulez le couvre-lit?

– Un soldat, dit Ágika en reculant d'un pas pour signifier qu'elle se tenait à distance de ce militaire.

– Quel soldat?

– Un commandant.

– Comment un commandant a-t-il pu se retrouver chez vous?

– C'est parce qu'il est le chef de Gyula.

– Oh mon Dieu! s'écria Mme Kasztriner, sidérée, car en plus d'un fils, elle avait encore un neveu sur le front russe. Raconte-nous tout du début jusqu'à la fin.

Ágika, qui était sortie tôt le matin, ne revint à la maison que l'après-midi. Entre-temps, elle avait rempli son jouet avec les différentes choses qu'elle avait empruntées, elle-même étant devenue le centre de l'intérêt général et un objet de

jalousie. Les gens lui faisaient raconter encore et encore le grand événement. Au comble de l'émotion, ils se l'arrachaient, la gavaient de douceurs, la fêtaient, si bien que d'heure en heure, le commandant qui, d'abord, la faisait presque frissonner, devenait plus sympathique, ressemblait de plus en plus à son père... Il est aussi grand, aussi beau que papa; il a les mêmes mouvements harmonieux et mesurés. Et comme il est courageux! Et quel galant homme! Il n'a même pas de porte-monnaie. Il a des billets de banque roulés en boule dans sa poche; pour payer, il se contente de lancer nonchalamment une boulette. Ses soldats l'adorent, quant aux Soviets, la simple mention de son nom suffit à les faire détalier dans la forêt... Un héros!

À la fin, Ágika se laissa emporter au point de ne plus pouvoir rentrer à la maison, se contentant de pousser son jouet par la porte du jardin. Elle marcha jusqu'au virage, là où il n'y avait plus de maisons et où rien ne bouchait la vue sur la forêt au sommet de Bábony et sur la pittoresque vallée de Bartalapos. Là, même le vent soufflait plus librement. Ágika lui offrit son corps enflammé et ses jolis petits seins naissants puis, enivrée, les yeux grands ouverts, elle murmura :

– Un officier! Un officier! Un officier! Un officier!